

Maine Durieu

Maine

Tu nous as quittés si vite, sur la pointe des pieds, presque sans prévenir. L'autre jour à l'église Saint-Roch, il y avait une foule recueillie, émue, et sincèrement bouleversée pour accompagner ton dernier voyage.

Le voyage tu l'avais commencé dans les années soixante, au Niger d'abord puis au Zaïre et enfin en Côte d'Ivoire. C'est à Abidjan que tu as débuté ta carrière de marchande.

À l'écart des grands courants de la sculpture africaine, reconnue et consacrée par le goût occidental, tu as trouvé chez les Lobi, un chemin qui te ressemblait. À propos de leur statuaire tu écrivais : « La sculpture lobi est avant tout une sculpture vérité. Ce n'est pas un art esthétisant, l'homme est présent avec ses défauts, ses déformations, mais son regard porte toujours au loin et son allure est infiniment digne. »

Je me demande si ta tante, Germaine Richier, ne t'avait pas secrètement instillé sa philosophie de la sculpture.



À Paris dans les années quatre-vingt, tu ouvris une galerie quai des Grands-Augustins, à l'orée du carré magique des arts premiers. Tu fis partager, pendant de longues années, ta personnalité singulière et tes goûts à nombre de collectionneurs, qui firent leur miel de tes trouvailles. En 2005, tu mis en lumière les Gan à travers une sublime exposition *La spirale du serpent*.

Tu appartiens à cette famille de marchands qui sont des passeurs. Passeurs de connaissances, de rêves et d'émotions.

Rue Visconti, ta dernière adresse professionnelle, fut le théâtre de quelques beaux événements : *Au fil de l'eau*, *Salon de Beauté*, *Presque rien*, *Sacrés Baoulé*.

Au revoir ma belle Marseillaise. Que les monts du Vercors, au pied desquels tu reposes aujourd'hui, te protègent à jamais.

Serge Le Guennan

Pierre Langlois

Pierre Langlois est mort.

Il est parti comme il le voulait, discrètement et sans faire de bruit.

Sa disparition sonne la fin des marchands d'art primitif qui allaient sur le terrain pour rapporter les pièces qu'ils vendraient chez eux.

Pierre Langlois, né à Lille en 1927, n'apprécia guère l'école car la guerre de 1939-1945 avait rendu la vie difficile. Il décida de s'engager dans l'armée qui l'envoya en Cochinchine restée assez calme. Rentré en France, il travailla un peu avec son père, représentant en spiritueux, se liant avec des jeunes gens sympathiques qui discutaient de l'art : Evrard, libraire, Dodeigne, sculpteur, Leroy, peintre ; nouvel horizon pour lui.

L'un d'entre eux lui parla d'un livre étonnant : *Dieu d'eau* de Marcel Griaule, chef de la mission Dakar-Djibouti qui portait sur les Dogon, mystérieuse tribu du Mali. Vivement intéressé, Langlois prit le bateau pour Abidjan et monta en camion jusqu'au pays Dogon, se liant vite avec les jeunes gens qui l'emmenèrent dans les falaises, où étaient les tombes remplies de sculptures. De retour à Lille, son ami Evrard lui expliqua qu'il fallait monter une belle exposition accompagnée d'un catalogue. Evrard vendit la collection à un amateur averti et l'ensemble fut exposé à La Hune en novembre 1954. Devant ce succès, Langlois, ayant fait la connaissance du marché de l'art et devenu amateur de livres anciens de voyages, décida d'entreprendre des expéditions de collecte.

Il partit aux Nouvelles Hébrides et rapporta de magnifiques fougères



représentant des ancêtres. C'est à ce moment que Henri Kamer et moi-même avons entendu parler de lui. Nous nous sommes rencontrés à

Lille, puis à Paris, après avoir acheté les plus beaux de ses totems. Ces pièces arrivèrent à New York, où nous étions déjà installés, et furent vite achetées par Robert Goldwater, directeur du musée Rockefeller, et Newton, son conseiller pour l'Océanie. Après un rapide voyage au Mexique, il décida d'y retourner et nous demanda de participer aux achats. Je le rejoignis à Mexico. Nous achetâmes les objets. De retour à New York où je restai, il retourna à Paris ayant fait la connaissance d'une jeune femme, Denise, partant en vacances aux États-Unis. Ils vinrent nous voir à Cannes où l'on fit de grandes virées en bateau (San Remo) ; ce furent de bonnes vacances.

Notre affaire marchait bien, et lors de la vente de la collection d'Helena Rubinstein à New York – véritable événement – les Langlois s'installèrent chez nous. Peu de temps après, ils eurent un fils. Je pensai que Henri, moi-même et Langlois pourrions nous associer en ouvrant une galerie à Paris, ce que nous fîmes le 11 octobre 1966. De sa dernière expédition Langlois avait rapporté de magnifiques poteaux des îles Salomon et ceux-ci furent exposés avec succès à l'ouverture de la galerie Kamer de New York ; Langlois pensa à Madagascar pour une nouvelle expédition et il y trouva de très belles statues.

Après mon divorce d'Henri Kamer, l'association se brisa. À partir de

cette époque, Pierre et Denise vivaient de plus en plus à la campagne avec des chats, un perroquet, quelques moutons et un âne et ils y recevaient beaucoup de monde, amis et clients. À côté de la maison, un autre bâtiment avait été rénové et les hauts murs abritaient une collection de peintures, surtout d'Eugène Leroy, et des sculptures du surréaliste Benoit, des peintures objets ainsi que des objets qu'il avait rapportés de ses voyages. Il avait décidé de ne plus venir à Paris et de rester avec le perroquet Coco et les quatre chats, se passionnant surtout pour son excellente bibliothèque.

Mon époux Philippe et moi avions pris l'habitude d'aller les voir chaque mois. Nous discutons longuement de tout et de rien, y compris de la mort, et il était très ferme pour refuser toute cérémonie. « Qu'on m'oublie » disait-il. Là, Pierre, c'est raté. Vous nous laissez tous les objets que vous avez choisis et rapportés de vos expéditions, objets que vous aimiez tant et que nous pourrions maintenant voir et admirer dans de nombreuses expositions, dans les musées et dans des collections particulières. Merci pour ces merveilleux souvenirs.

Hélène Leloup

Dr Monni Adams

Une autre triste disparition.

Monni Adams nous a quittés le 24 décembre 2014 à l'âge de 94 ans. Née Jeanne Marie Grozanich à Portland, Oregon, le 27 octobre 1920, Monni évoquait rarement son enfance ou sa vie avant son parcours universitaire entamé au début des années 1960. Sous la direction de Douglas Fraser, elle obtient un doctorat en 1967 à l'université de Columbia dans un domaine que l'on appelait à l'époque « art primitif ». Sa thèse de six cent soixante pages, « System and Meaning in East Sumba Textile Design: A Study in Traditional Indonesian Art », repose sur un abondant travail ethnographique mené sur le terrain. Profitant de la vague de popularité du structuralisme de Lévi-Strauss dans les années 1970, Monni publie un article fondamental en matière d'anthropologie de l'art sur la relation entre les principes de composition des motifs textiles dans l'est de Sumba et les schémas d'organisation sociale (« Structural Aspects of a Village Art », *American Anthropologist*, 1973).

Peu de temps après son entrée à Harvard au milieu des années 1970, Monni s'éloigne de l'Indonésie et oriente ses recherches sur l'Afrique subsaharienne. Pendant près de quatre décennies, elle occupera le poste de conservatrice au Peabody Museum of Archaeology and Ethnology, où elle supervise la vaste collection du musée consacrée aux artefacts et à l'art d'Afrique.

Tout au long de sa prestigieuse carrière de spécialiste et de pédagogue, Monni a toujours enseigné l'art et l'esthétique d'Afrique dans diverses institutions du nord-est des États-Unis, notamment Columbia, MIT, Wellesley, Tufts et la Harvard Extension School. Elle a également organisé plusieurs expositions majeures, comme *Threads of Life: A Private Collection of Textiles from Indonesia and Sarawak* (1981), *Designs for Living: Symbolic Communication in African Art* (1982), *Heads and Tales: Adornments from Africa* (1999) et *Masked Festivals of Canton Bo (Ivory Coast), West Africa* (2011).

À la fin des années 1970, Monni se met à collaborer régulièrement avec la revue *African Arts*, publiant plus de vingt articles et analyses concernant des sujets extrêmement variés, – de son essai désormais clas-



Dr Monni Adams s'exprime lors de son exposition *Masked Festivals of Canton Bo (Ivory Coast), West Africa* organisée en 2011 à la Tozzer Library de l'université Harvard.

sique « Kuba Embroidered Cloth » (1978) à sa dernière contribution « Locating the Mano Mask » (2010), rédigée à l'âge de 89 ans. Vers l'âge de 65 ans, Monni démarre un nouveau projet de recherche sur le terrain parmi les Wè (Guéré) dans l'ouest de la Côte d'Ivoire.

Elle documente les cérémonies masquées et interroge des hommes et des femmes sur l'évolution du rôle du masque dans la région de Canton Bo. Ses conclusions ont été publiées dans « Women and Masks among the Western Wè of Ivory Coast » (*African Arts*, 1986). L'année suivante, elle rédigera ce qui demeure aujourd'hui la dernière historiographie dans le domaine de l'histoire de l'art africain, « African Visual Arts from an Art Historical Perspective » (*African Studies Review*, 1987).

On se souviendra de Monni pour sa contribution à l'anthropologie des arts textiles (*ikat* d'Indonésie, panneaux Kuba brodés, textiles appliqués fon et jupes dida tissées en raphia), son niveau d'expertise sur la relation entre le genre et les mascarades dans l'ouest de la Côte d'Ivoire et ses abondantes recherches sur les masques libériens collectés dans les années 1930-40 pour le compte du Peabody Museum par le missionnaire-médecin George W. Harley.

Petite par la taille, Monni était une véritable géante dans sa discipline. Intelligente, excentrique et affable à la fois, et dotée d'une créativité fulgurante, Monni manquera cruellement à tous ceux qui ont eu la chance d'étudier ou de travailler à ses côtés. À la fin des années 1980, je me trouvais à Abidjan pour y effectuer des recherches sur le terrain dans le cadre de mon doctorat. J'ai reçu une lettre de Monni. Elle terminait en disant : « En route pour Denver afin de livrer deux articles. J'aurai en principe beaucoup de nouvelles choses à raconter la prochaine fois – reste à savoir s'il s'agira de banalités ou de nouvelles théories sur les gratte-ciel... » Sa lettre suivante contenait bien entendu énormément de précieuses informations sur une théorie anthropologique d'avant-garde et des approches radicalement nouvelles en matière d'étude de l'art africain. En réalité, son immense intelligence ne laissait absolument aucune place à la moindre banalité.

Christopher B. Steiner